

INA KNOBLOCH

Farina
LE PARFUMEUR
DE
Bologne

ROMAN HISTORIQUE

Ina Knoblauch

Farina, le parfumeur de Cologne

© Ina Knoblauch, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6540-6

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première édition en allemand
Farina der Parfumeur von Köln
Emons Verlag GmbH 2015

Traduit par Isabelle JACQUET avec le concours de
Evelyne Moussoung Tömösy, Chantal Zimmer-Leflere et Viviane Leflere
2023

Chapitre 1

L'odeur de la neige

Cologne, le premier décembre 1713

De lourds flocons de neige voltigeaient solennellement autour de la Cathédrale de Cologne, ils dansaient comme des esprits malins autour de la flèche inachevée et terminaient leur course en atterrissant tout en douceur sur le parvis de gros moellons. Lorsque le cocher de Lucia Farina conduisit son bruyant attelage sur le côté de l'édifice, la couche de neige avait déjà nettement transformé l'aspect des rues. Si elle n'avait pas été aussi fascinée par les flocons blancs dansant autour de l'impressionnante façade, Lucia aurait vu le corps recroquevillé au pied de la tour nord de la Cathédrale. Mais elle était uniquement ravie par le spectacle que lui offrait la nature. Jusqu'ici elle n'avait vu de neige que dans les montagnes de la région du Piémont.

C'était comme un miracle, les cristaux neigeux créaient une couverture virginale sous laquelle disparaissaient les ordures et la crasse malodorante de la ville, de même que l'homme qui gisait immobile dans un coin au pied de la tour.

Cologne n'était plus reconnaissable, c'est ce que pensait aussi Giovanni. Il n'avait pas encore jeté un coup d'œil sur la ville saupoudrée de blanc, mais son nez aspirait avec délice l'air purifié.

Toute la journée, une fraîcheur particulière lui avait chatouillé les narines et maintenant c'était comme si la reine des neiges en personne avait drapé la ville d'un blanc manteau.

Dès qu'il perçut l'odeur des premiers flocons, Giovanni interrompit son travail. Il avait piaffé d'impatience en attendant cette neige qui allait recouvrir les infectes émanations de la cité et, enfin, elle était arrivée. Jusque-là concentré sur les commandes, il plissa le nez, et tout réjoui, déposa sa plume sur le bureau. Lentement, un sourire aux lèvres, le jeune homme se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit largement avant d'inspirer profondément l'air par le nez. Il aimait l'odeur douce et propre de la neige, plus particulièrement encore, l'odeur de la première neige. Il aimait cette odeur surtout dans cette ville qui habituellement agressait son nez si sensible.

Il n'avait pas prêté attention aux coups frappés à sa porte ni au grincement des gonds qui s'en était suivi, mais il sût, tout de suite, qui se trouvait devant son bureau.

Sans se retourner, tout rêveur devant le ballet des flocons, il salua Lucia en

souriant.

« Ma chère mère, ton odeur a rajeuni de dix, non, au moins de quinze ans. Baptiste t'a parfumée de mon *Aqua mirabilis*¹ pour t'accueillir ? »

Lucia, au milieu de la chambre, secoua la tête : « Ah, mon petit, tu n'as pas changé ! » Puis, après une courte pause, elle ajouta : « C'est toi-même qui m'a envoyé ce parfum de rose ! J'aime ton eau parfumée, chaque matin, elle me rafraîchit et chaque soir, elle me délasse. Elle n'a son pareil nulle part, elle est comme un printemps, fraîche et noblement élégante. Grand-mère aurait été fière de toi ! Mais je t'ai déjà écrit tout cela ».

Giovanni se retourna enfin et se dirigea vers sa mère pour la prendre doucement dans ses bras. « C'est si bon de te voir ici. Mais je t'attendais un peu plus tard et je dois encore terminer des commandes. »

Lucia prit la main de son grand fils de vingt-huit ans dans les siennes comme s'il était encore un enfant et lui répondit en souriant « Tu ne dois pas te soucier de distraire ta vieille mère. Je vais très bien m'amuser à Cologne ! »

Pensif, Giovanni laissa retomber ses mains et tourna la tête pour regarder la danse de la neige par la fenêtre restée ouverte. Presque absent, il demanda : « Tu vas aller rendre visite à Paolo ? »

Lucia opina lentement. « Nous sommes Italiens et nous devons nous serrer les coudes quand nous sommes à l'étranger. Je l'ai promis à Caterina sur son lit de mort.

Ton père et ton oncle sont aussi d'avis que je fasse cette visite. »

Le regard de Giovanni se fit sévère et son joli visage se creusa d'une profonde ride à la base du nez. Après un moment, il finit par répondre : « Tu sais que je ne peux pas sentir cet homme et que j'ai, le plus souvent, un bon flair. Si, par le passé, vous aviez empêché que Paolo parte avec les ramoneurs, j'aurais eu moins d'ennuis. »

Lucia fit la grimace, ces souvenirs du passé la faisaient souffrir : « Paolo est un homme bon. Le sort ne l'a pas épargné. Tu sais que Bernardo est son fils mais je ne t'ai pas tout raconté. Moi-même je n'ai compris que bien plus tard comment toute cette malheureuse affaire s'était déroulée. »

Chapitre 2

L'odeur du sang

Italie du Nord, Santa Maria Maggiore, octobre 1685*

Le ciel était rouge sang et des nuages presque noirs s'étiraient comme une ombre néfaste. On eut dit la fumée de canons au-dessus d'un champ de bataille. Lucia était à la fenêtre du salon et méditait sur la brutale persécution des huguenots* qui fuyaient la France par milliers. L'Édit de Fontainebleau avait aboli l'Edit de Nantes. Par cette mesure, Louis XIV avait scellé définitivement le sort des huguenots de France. C'était du moins ce que rapportait l'homme gravement malade, assis dans la cuisine. Lucia avait déjà vu beaucoup de réfugiés passer devant sa maison. Ils fuyaient par la forêt à la recherche de nourriture ou ils traînaient leurs avoirs par les rues dans l'espoir de trouver un gîte et de quoi manger. Des familles entières étaient à la recherche d'une nouvelle patrie qu'ils espéraient trouver auprès des Vaudois. Lorsqu'ils arrivaient jusqu'à Santa Maria Maggiore sains et saufs, ils avaient presque atteint leur but. Ils n'avaient plus qu'une journée de marche. Mais, l'homme assis dans la cuisine à qui Caterina, sa belle-mère, prodiguait soins et nourriture n'y parviendrait pourtant pas. Lucia avait senti la mort.

Elle était elle-même étonnée que son odorat se soit tellement affiné pendant sa seconde grossesse. Elle pouvait sentir des choses dont elle n'avait, jusque-là, même pas soupçonné la présence. Et maintenant, elle sentait la mort prochaine, le début de la putréfaction du corps de cet homme, si faible mais cependant encore vivant, qui avait enduré tant de peines et qui ne pouvait plus être sauvé, seules ses douleurs seraient atténuées. L'odeur était si forte qu'elle dû quitter la maison. Sans mot dire à personne, elle prit son manteau et se glissa dehors.

Elle aspira l'air frais de l'automne avec reconnaissance et tenta de chasser de ses pensées les images grises que les récits du jeune huguenot y avaient semées. Elle suivit le chemin derrière la maison, le long des champs, vers la forêt. La vue des arbres couverts d'une mosaïque de couleurs magnifiques soulagea bientôt son cœur. Cependant l'apaisement que lui offrait la nature allait être bref. Elle venait à peine d'atteindre le chemin à l'orée du bois, quand des cris déchirants parvinrent à ses oreilles. Ignorant tous les signaux d'alerte, elle se rapprocha du bruit et s'appuya en tremblant au tronc d'un arbre.

Lucia gémit quand une vague de douleur traversa son corps lourd de l'enfant à venir. C'était comme si elle encaissait elle-même la volée de coups de poings et

non la créature qui se recroquevillait sur le sol en gémissant.

Elle se tenait proche, bien cachée par les arbres mais elle ne put réfréner sa curiosité et se mit à épier derrière un morceau d'écorce éclatée. Il lui semblait confusément connaître l'homme qui battait l'autre sans retenue tout en l'injuriant furieusement. Lucia saisit les mots : « Traître ! Voleur ! Vaurien ! »

L'odeur de l'alcool et du sang lui monta au nez, recouvrant celle du bois et de la mousse. Un nouveau spasme et une nausée l'envahirent ; ils eurent raison de sa curiosité et cette fois, elle s'appuya le dos à un tronc et respira profondément.

Elle tenta de chasser les vomissements et les odeurs répugnantes avec le mouchoir qu'elle avait imprégné d'huile de rose. En respirant lentement, elle essayait de dépasser la douleur qui la transperçait. En même temps, elle cherchait fébrilement qui était le tourmenteur qu'elle venait d'observer. Son visage et sa voix lui étaient aussi familiers que détestables. Elle ferma les yeux et rassembla tous ses souvenirs.

Cette diversion à sa douleur l'aida un peu à la repousser.

Pourtant ce soulagement fut de courte durée car tout à coup, elle se vit elle-même clouée au sol par ce tortionnaire penché sur elle ; il la menaçait, une pierre à la main, en hurlant : « Traîtresse ! » Le visage portait les mêmes traits, pourtant ce n'était pas un homme que sa vision lui présentait, c'était un jeune garçon. C'était le jeune voisin de Crana. Lucia dut se mordre la langue pour ne pas crier son nom : Paolo Feminis !

Il avait à l'époque chapardé un jambon gras chez les Farina. Lucia avait observé le vol secrètement et elle l'avait dénoncé lorsqu'on l'avait questionnée. Aurait-elle dû cacher la vérité ? Elle ne pouvait pas savoir qu'il serait banni.

Lucia tremblait à présent, revivant sa propre agression une nouvelle fois. Paolo Feminis l'avait guettée sous le couvert d'un arbre exactement comme elle venait, elle-même, de le faire à l'instant. Ce matin-là, en toute candeur, elle s'était mise en chemin pour aller à l'école. Paolo avait bondi de derrière l'arbre, l'avait plaquée au sol et il avait levé la pierre. Il l'avait traité de traîtresse en hurlant tellement fort que finalement quelqu'un était arrivé à son aide.

Elle ne se souvenait pas de la suite car elle avait perdu connaissance. Quand elle revint à elle, elle était couchée dans son lit. Ce qu'elle apprit ensuite, et ce fut la dernière nouvelle à propos de Feminis, c'était qu'il avait été contraint de partir avec un ramoneur.

Lucia avait déjà entendu des histoires terribles sur les enfants et les ramoneurs. Quand les hommes noirs venaient de Milan, les enfants couraient à toutes jambes se cacher parce que régulièrement, des parents donnaient un de

leurs enfants aux ramoneurs. La crainte était profonde chez les petits, et les plus âgés qui étaient trop grands pour se glisser dans les cheminées, se faisaient un malin plaisir à attiser leurs peurs avec des récits à faire dresser les cheveux sur la tête.

Et voilà que Paolo était de retour.

Lorsque Lucia se risqua prudemment à jeter un nouveau coup d'œil derrière l'arbre pour regarder ce pugilat, les deux hommes avaient disparu. Avait-elle été le jouet de son imagination ? Cela s'était-il vraiment passé ? Enceinte, on est parfois la proie d'effets les plus bizarres.

La douleur s'était entre-temps atténuée. Les exercices respiratoires que Caterina lui avait prescrits étaient efficaces. Encore un peu inquiète, elle prit le chemin du retour, mais peu avant le portail de la cour, elle changea encore une fois d'avis et repartit vers le village. Elle décida de suivre les conseils de la vieille dame si pleine de sollicitude pour elle. Elle allait se procurer chez Paola les huiles et les préparations que sa belle-mère lui avait recommandées.

Comme elle atteignait la maison de la sage-femme-guérisseuse, de grands éclats de voix en sortaient qui la firent s'arrêter sur le champ. « Paolo, tu dois disparaître d'ici cette fois-ci définitivement ! »

« Il est quand même encore en vie. »

« Disparaissez, tous les deux... ». Paola poursuivit d'un ton plus bas et Lucia ne put rien entendre de plus. Elle s'apprêtait à faire demi-tour lorsque la voix de Paola s'éleva de nouveau : « Et n'oublie pas l'enfant ! Il te ressemble trait pour trait. Quand le garçon aura grandi et que Pietro remarquera de qui son fils est le portrait, il te tuera. Tu ne dois plus te montrer par ici. Si tu disparais, peut-être qu'avec sa sottise vanité et son regard embrumé d'alcool, Pietro ne remarquera jamais rien. »

La réponse de Feminis se fit attendre : « Et d'après toi, où dois-je aller, honorable Tantine ? »

« Ne m'appelle pas Tantine ! Je t'ai élevé comme ma propre chair et mon propre sang. Alors ne me traite pas comme une rebouteuse ! »

« Par ma foi, Paola, si tu ne me fournis plus en *Aqua mirabilis*, je ne pourrais plus satisfaire ma clientèle de Français. ! Devrais-je revenir ici hanter les lieux en tant que ramoneur et venir ramasser les enfants de tes amies comme je l'ai été autrefois moi-même ? » Paolo avait très nettement haussé le ton.

Il s'ensuivit le bruit dur d'un poing frappé sur une table, après quoi le silence s'installa.

Lucia aspira l'air avec tant de force qu'elle eut peur d'avoir été entendue. Elle

ne pouvait pas croire ce qu'elle venait d'apprendre.

Ainsi Paolo était revenu régulièrement durant toutes ces années et personne ne l'avait remarqué ? Sauf Paola bien entendu. Et que s'était-il passé avec Maria, la femme de Pietro ? Paolo était-il vraiment le père de son enfant ? La brave et pieuse Lucia ne pouvait pas en croire ses oreilles.

Respirant avec difficulté, elle allait s'en retourner quand la voix ferme et décidée de Paola la fit sursauter : « Cologne ! Oui bien sûr ! Tu vas partir à Cologne et tu iras prêter main-forte à la tante Bernardi »

Lucia n'en entendit pas plus car elle se remit immédiatement en route. Elle rentra chez elle, dans la belle maison de maître des Farina.